

» blancheur et l'immaculé plumage des cygnes, c'est-à-dire
» des jésuites. »

Le triomphe que ces Pères avaient obtenu sur l'Université causa d'autant plus de joie au pape, que ce premier succès préparait dans l'avenir l'exécution du projet infernal dont lui seul et Catherine de Médicis avaient le secret, et auquel l'exécrable Charles IX s'associa plus tard.

A la même époque venait de s'éteindre l'hérétique Calvin, consumé par les veilles et par ses travaux; cet intrépide athlète, cet implacable adversaire du papisme était mort comme il avait vécu, en combattant pour l'émancipation intellectuelle du genre humain. Sans contredit, Calvin eût pris le premier rang parmi les apôtres de la réforme, si le supplice de Michel Servet ne fût venu montrer que la vanité de l'écrivain l'emportait chez lui sur la conviction du réformateur. Sous le rapport du désintéressement, peu d'hommes avaient fait preuve d'une abnégation semblable à la sienne; car, pendant toute sa vie, son traitement annuel ne dépassa pas cent cinquante livres en argent, quinze quintaux de blé et deux tonneaux de vin, et jamais il ne voulut recevoir rien au delà; si bien qu'à sa mort, lorsque les magistrats firent l'inventaire de sa succession, en livres, meubles, vaisselle et argent, ils trouvèrent qu'elle ne s'élevait pas même à la faible somme de cent vingt-cinq écus.

Pendant que sa Sainteté se réjouissait de se voir délivrée d'un ennemi aussi terrible, et songeait déjà aux moyens de tirer parti de cet heureux événement, un complot s'organisait contre sa vie; tant il est vrai qu'on n'est jamais si près d'un danger que quand on se croit hors de toute atteinte. Pierre

Accolti, riche citoyen de Rome, avait formé une société secrète avec quelques uns de ses amis, indignés comme lui de voir leur patrie soumise au despotisme de Pie IV. Parmi les affidés se trouvaient Antoine, comte de Canosse, le chevalier Pellicione, Prosper Hector, Thadée Manfred, tous animés des mêmes sentiments généreux, tous décidés, au risque de leur vie, à délivrer le monde d'un tyran qui faisait peser sur les nations un joug de fer. La conjuration organisée, Pierre Accolti essaya à plusieurs reprises et sous divers prétextes de s'introduire dans le palais pontifical, afin de poignarder l'exécrable pontife. Par malheur, un soir, on rapporta à sa Sainteté qu'il avait vivement insisté pour obtenir audience. Cette persistance éveilla les soupçons du pape; aussitôt et par son ordre la demeure d'Accolti fut cernée, les portes enfoncées, les chambres fouillées; et comme c'était l'heure de la réunion des conjurés, tous ses complices furent saisis, garrottés et plongés dans les cachots de l'inquisition. Pendant un mois entier, ces infortunés furent appliqués à la question, torturés, tenaillés; et quand leurs corps ne présentèrent plus une seule place qui n'eût été brûlée avec des pinces ardentes ou déchirée avec des griffes de fer, le saint pontife les fit brûler sur la grande place de Rome pour l'édification des fidèles!

Quoique le complot d'Accolti eût avorté, il n'en fut pas moins la cause de deux grands chagrins pour sa Sainteté: un de ses neveux, Frédéric Borromée, était tombé gravement malade à la suite des fatigues qu'il avait essuyées pour instruire le procès des accusés, et venait de mourir; un autre de ses neveux, le cardinal Charles Borromée, que l'Église a depuis canonisé, après avoir montré un acharnement in-

croyable envers les malheureux conjurés, ayant pris tout à coup horreur de lui-même, abandonna la cour et se retira à Milan, dont il était archevêque.

Privé de ses neveux les plus chéris, Pie IV reporta toutes ses affections sur les fils de sa sœur, Hannibal et Marc Al-teamps; il donna au premier le gouvernement de Rome, et lui destina en mariage la veuve de Frédéric Borromée, avec une dot considérable. Il abandonna au second, qui était déjà cardinal du titre de Sitico, la direction des affaires religieuses; et comme celui-ci prévoyait qu'il n'aurait pas longtemps en mains le pouvoir, vu l'âge avancé de son oncle et ses habitudes de débauches, il résolut de mettre les moments à profit. D'abord il accabla le peuple d'impôts extraordinaires; il frappa de contributions forcées la noblesse et le clergé; il vendit publiquement les dispenses et les canons; ensuite il fit des emprunts considérables sous prétexte de lever des troupes, et s'empara des sommes destinées à l'équipement des recrues.

Quant à Pie IV, libre de tout souci et de toute inquiétude, il se reposait des agitations de sa vie passée, le jour, en se délectant de la vue des suppliciés dans les salles des tortures du palais de l'inquisition; et la nuit, en se plongeant dans une ivresse crapuleuse avec ses favoris, ses mignons et ses maîtresses. Enfin il fut tiré de son apathie par les ambassadeurs d'Espagne, qui, pour le rappeler au sentiment de son existence politique, le sommèrent de renouveler ses tentatives sur l'Allemagne, et de faire adopter dans ces états les actes du synode de Trente. Alors il envoya des nonces à la cour de Bavière et à celle de Maximilien, pour engager les

souverains de ces contrées à prendre des mesures conformes aux décisions des Pères. Le duc de Bavière Albert III, dit le Magnanime, qui depuis longtemps était sous l'influence des jésuites, ne fit aucune difficulté de recevoir les décrets du prétendu concile œcuménique, et déclara même à l'ambassadeur apostolique qu'il était décidé à massacrer les trois quarts de ses sujets pour les contraindre à obéir au pape et à rentrer dans le sein du catholicisme. En effet, il commença par obliger les professeurs d'Ingolstadt à signer le symbole de foi sous peine de bannissement, et après eux il força les fonctionnaires publics à adhérer à la confession catholique, sous peine de destitution; quant aux simples citoyens, il prit encore moins de ménagements, il les abandonna à la juridiction des jésuites. Il n'en fut pas de même dans les états qui dépendaient immédiatement de Maximilien; non-seulement l'empereur refusa d'écouter les remontrances du pape, mais encore il lui fit signifier, au nom des électeurs, qu'il eût à autoriser en Allemagne la communion sous les deux espèces, et le mariage des prêtres, s'il ne voulait perpétuer le schisme et s'exposer à de grands dangers.

Pie IV, malgré son désir d'éviter une rupture avec Maximilien, n'osa pas accéder sans réserve à sa demande, et lui fit répondre que sa qualité de pontife infallible lui permettait de modifier le culte à son gré; qu'en conséquence il autoriserait la communion sous les deux espèces; mais qu'il lui était impossible de trancher la question du mariage des prêtres. Le prince n'ayant pas paru satisfait de cette concession, sa Sainteté prit d'autres mesures pour conjurer le danger; elle chercha à attirer dans sa cause les rois de France et

d'Espagne, et parvint à persuader à ces deux souverains que Maximilien avait l'intention bien arrêtée de s'unir aux huguenots de France pour anéantir le catholicisme et s'emparer des trônes de Charles IX et de Philippe II. La crainte du danger, toute-puissante sur l'esprit des tyrans, déterminait les rois de France et d'Espagne à se rapprocher du pape : Philippe envoya sa femme à Bayonne, et Charles IX accompagna sa mère à la conférence pour s'entendre avec le duc d'Albe et les représentants de sa Sainteté, afin de poser les bases d'une nouvelle ligue contre les protestants. Il fut convenu dans ce conciliabule de bêtes farouches et de hyènes, que Catherine de Médicis ferait main-basse sur tous les huguenots de France, pendant que les armées espagnoles envahiraient la Navarre et les Pays-Bas, pour en finir d'un seul coup avec les hérétiques.

Comme il était nécessaire pour la réussite d'un semblable complot d'endormir la vigilance des calvinistes, le saint-père suspendit les poursuites des tribunaux inquisiteurs contre ceux qui étaient prévenus d'hérésie ; il fit mettre un grand nombre de ces infortunés en liberté ; et pour augmenter encore la sécurité des protestants, il invita chaque soir à sa table les ambassadeurs d'Allemagne et les seigneurs huguenots, et s'enivra avec eux en buvant à leur conversion. Ce désir ardent de Pie IV de voir le triomphe de la religion sur les hérétiques l'entraîna même si loin dans ses libations, qu'à la suite d'un grand repas pendant lequel il engloutit douze brocs de vin, il tomba frappé d'une attaque d'apoplexie et mourut quelques heures après, dans la nuit du 8 au 9 décembre 1565.

PIE V,

233° PAPE.

MAXIMILIEN II,
empereur d'Allemagne.

CHARLES IX,
roi de France.

Élection de Pie V. — Son histoire avant sa promotion à la papauté.

— Sa Sainteté préside le tribunal de l'inquisition. — Cruautés du saint-père. — Ses lois contre les prostituées de Rome. — Diète d'Augsbourg. — Le pontife engage le roi d'Espagne à massacrer ses sujets des Pays-Bas. — Il rallume la guerre civile en France.

— Victoire du duc d'Albe attribuée aux prières du pape. — Querelles entre le pape et l'empereur. — Conjuraison du saint-père contre Élisabeth d'Angleterre. — Il anathématise cette reine. — Ligue contre les Turcs. — Négociation du cardinal Alexandrin.

— Le pape recherche l'alliance des Arabes et des Persans. — Pie V veut exterminer les protestants de l'Europe. — Mort de ce pape exécration.

Lorsque les cérémonies des funérailles de l'infâme Pie IV furent terminées, les cardinaux entrèrent en conclave, et suivant l'habitude, chacun d'eux se mit à briguer, soit pour acheter, soit pour vendre des voix. Charles Borromée, neveu du pontife défunt, étant un des plus riches, se trouva en état de décider de l'élection en se prononçant avec sa faction pour le candidat qui lui agréerait. On proposa d'abord le cardinal Morone, vénérable prélat qui jouissait d'une réputation de tolérance et de moralité justement acquise ; ce fut précisément à cause de ses vertus que Charles le fit exclure ; il représenta aux membres du sacré collège qu'un semblable pape ne sau-